



**QUI A VOLÉ
LA
MARIONNETTE ?**

**MARIE-CHRISTOPHE
RUATA-ARN**

Marie-Christophe Ruata-Arn

Qui a volé la marionnette ?

*Nous remercions le Département des affaires culturelles
de la Ville de Genève pour son aimable soutien.*

LA JOIE DE LIRE

I
UN OS, DU TISSU
ET QUELQUES GRAMMES DE PLÂTRE

Le vol, c'est l'un des nettoyeurs du Centre Paul Klee qui l'a découvert. Pas d'effraction, aucun dégât, vitrine soigneusement fermée. Pourtant, la marionnette avait bel et bien disparu.

Derrière mon ordinateur, je n'ai pas compris tout de suite : Paul Klee c'est un peintre, non ? Alors pourquoi exposer une marionnette dans son musée ?

Aucun de mes collègues du commissariat central de Berne n'a pris la peine de me l'expliquer. On courait dans tous les sens et personne n'avait de temps à perdre avec « 022 ». C'est mon surnom.

Pourtant, je suis quelqu'un du coin. Je suis né à Bienne et toute ma famille vit dans la région des trois lacs. D'ailleurs je parle un suisse allemand parfait. Mais je ne suis ici que pour un mois. *Prêté* dans le cadre d'une enquête intercantonale qui

visé un financier suisse. Un mois, juste le temps d'installer un programme particulièrement pointu de surveillance comptable qui a été testé en avant-première à Genève. C'est là où je vis et travaille depuis plus de vingt ans. Et c'est là que je rentrerai, une fois le job achevé. Un « 022 » donc, une pièce rapportée dans ce commissariat où, ce jour-là, tout le monde avait l'air particulièrement excité.

Même mon logeur, le médecin légiste Martin, pourtant surnommé *le Calme*, même lui bondissait d'un bureau à l'autre, sans m'adresser un seul regard.

L'urgence, c'est l'urgence.

Tandis que tout le monde partait au Centre Paul Klee pour faire un premier point sur l'enquête, j'étais moi-même au téléphone avec une autre sorte d'urgence : Madi. Ma femme, et ses éternels reproches à propos de mon travail qui me prend tout mon temps.

Pour tout dire, ce petit boulot à Berne avait quelques avantages. Un mois loin de la maison, c'est au

moins trente jours où l'on ne doit justifier ni ses rentrées tardives, ni ses heures supplémentaires.

Mais là, Madi était fâchée, fâchée, fâchée. Trois fois :

– Ma mère a gagné une croisière en musique sur la Méditerranée !

– C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Je veux dire, à part pour l'équipage, bien sûr.

– Arrête, Sam ! Tu sais très bien que j'avais besoin d'elle pour garder Lena. Je te rappelle que je dois aller à Bruxelles pour mon séminaire !

– Ah... oui !

– « Ah... oui » ? C'est tout ce que tu trouves à dire ?

J'ai eu – trop tard – l'intuition que je venais d'appuyer sur le bouton *ouragan*. Mais contre toute attente, Madi n'a pas hurlé. Pire ! Elle a dit très calmement :

– J'ai décidé de t'envoyer Lena à Berne. Tu t'en chargeras jusqu'à mon retour.

Fffou ! La température est montée de plusieurs degrés, malgré la climatisation qui marche toujours à plein régime dans les bureaux :

– Madi... tu plaisantes, j'espère ?

– Lena est in-sup-por-ta-ble depuis que tu es parti. On est en août, tu sais ce que ça signifie ? Non, bien sûr ! Ça signifie que nous sommes en pleines vacances scolaires. Et que toutes ses copines sont loin.

– Mais je bosse, moi !

– J'en ai marre, Sam : on en a parlé mille fois, et on ne va pas revenir là-dessus. Cette fois tu vas faire ta part, un point c'est tout. C'est simple, tu la réceptionnes à la gare et tu l'amènes directement chez Urs et Sarah. Elle dormira chez eux, ils sont d'accord. Leur fils Christoph est grand maintenant. Et *si jamais* tu avais *pour une fois* envie de passer du temps avec ta fille, tu pourrais *même* l'emmener chez tes cousins.

– Arrête ! Pour un peu on croirait que tu es une mère célibataire.

Je n'ai rien trouvé à répliquer pour dégivrer le combiné, lorsqu'elle m'a rétorqué :

– Tu m'ôtes les mots de la bouche ... De toute manière, je viens de mettre Lena dans le train. Alors maintenant : tu te débrouilles !

Et elle m'a raccroché le téléphone au nez.

*

Résigné, je cherchais les horaires de train en provenance de Genève sur mon ordinateur, lorsque Martin, pâle et en nage, a déboulé devant moi :

– Sam ! Sandra a perdu les eaux !

Histoire de détendre l'atmosphère, j'ai dit :

– Tu veux que je vienne à la maternité pour te tenir la main ? Martin au bord de la crise de nerfs, n'a même pas relevé. Il a posé une épaisse chemise en plastique sur mon bureau :

– Le commandant est au Centre. Il faut lui amener tout de suite ce rapport pour l'expert de la Fondation ! Et surtout ma page d'analyse de traces ! Et je dois partir à la maternité, tout de suite !

– Attends, mon vieux : moi aussi j'ai un problème de famille ! Il va débarquer du train à exactement 9 h 46 ... quasi *tout de suite*.

Impossible de le dérider :

– Sam, s'il te plaît...

Vous me croirez si vous voulez, j'ai dit :

– Bon, d'accord !

Pouf, Martin : disparu !

J'ai jeté un coup d'œil au rapport. Sur la première

page, il y avait une photo de la marionnette volée : un bonhomme blafard avec des yeux démesurés et une barbe. Coiffé d'une toque, il était couvert d'une sorte de manteau sombre et d'une écharpe brune. Une ligne sous l'image m'a appris qu'il s'agissait d'un autoportrait de Paul Klee. Rien à voir en tout cas avec les marionnettes souriantes et colorées des théâtres Guignol de mon enfance. En dessous, Martin avait aussi noté que la marionnette mesurait 38 centimètres de haut et était construite avec un os de bœuf, du tissu, de la peinture et du plâtre.

Quoi ? Tout ce ramdam pour un os, du tissu et quelques grammes de plâtre ?

Et puis ma Lena est descendue du train. Toute jolie Lena aux longs cheveux bruns et aux yeux si noirs lorsqu'ils se sont posés sur moi :

– T'étais obligé de venir en uniforme ?

– Tu as fais bon voyage ?

C'était sans doute un peu maigre après un mois d'absence.

Je l'ai embrassée avec autant de détachement qu'il est possible pour un papa face à la gêne agacée de sa fille et aux regards inquisiteurs des badauds envers ce type affublé d'un badge officiel et du sac de sport *Destiny's Child* d'une adolescente.

Nous n'avons pas dit grand-chose, jusqu'au parking.

Une fois dans la voiture, j'ai cru bon de préciser :
– Je dois encore déposer un dossier pour le boulot. Après, on ira manger, ensuite je t'emmènerai chez Urs et Sarah.

Silence. J'ai commencé à chercher de la musique à la radio pour détendre l'atmosphère, mais mon portable a sonné : Madi. Elle voulait s'assurer que Lena était arrivée à bon port. Rassurée, elle m'a marmonné un remerciement. Avant de me racrocher au nez. Encore ?

Lena m'a jeté un bref coup d'œil, puis s'est détournée. Je lui ai mis une main sur le bras :

– Tout va bien ?

Pour toute réponse, elle a grommelé :

– Je n'irai pas chez Urs.

– S'il te plaît chérie, c'est déjà assez compliqué comme ça.

– Je n'irai pas, c'est tout !

Génial : c'est tout ce dont j'avais besoin !

Le Centre Paul Klee se dressait déjà devant nous. C'était la première fois que je découvrais ce bâtiment, construit par un architecte italien : trois vagues de bois et d'acier qui surgissent du coteau, juste au-dessus de l'autoroute.

Depuis le parking, les trois vagues devenaient trois collines émergeant d'un champ de blé doré. Magnifique, ce blé. J'ai demandé à Lena de prendre

la pose. Ce qu'elle a fait de mauvaise grâce. C'est là, dans l'objectif de mon appareil, que j'ai vu son pantalon :

– Maman sait que tu as le nombril et le haut des culottes à l'air, avec ce pantalon ?

Haussement d'épaules de Lena :

– C'est elle qui me l'a offert pour mon anniversaire.

Son regard a ajouté : « Auquel tu n'étais pas, puisque tu venais d'arriver à Berne ».

Oui.

– Quand même, Lena : tu es bien sûre que c'est de ton âge ?

– J'ai eu 13 ans, papa ! Tu t'en souviens ?

Une question en forme de constat et de reproche. Une technique héritée de sa mère.

Et de moi, me suis-je demandé en suivant cette jeune gazelle qui avait fait volte-face et se dirigeait vers les collines du Centre Paul Klee, qu'a-t-elle hérité de moi ?

*

La fine fleur de la police bernoise arpentait le hall du Centre. Une vingtaine de policiers, ni pressés ni nonchalants, occupaient le terrain selon une hiérarchie difficilement perceptible pour un néophyte, mais pas pour un œil averti.

Assis sur l'un des bancs entre les arches d'acier du bâtiment, un groupe d'hommes vêtus de bleu se sont poussés du coude en nous regardant passer : les nettoyeurs du Centre, sans doute. Autant ignorer leurs regards ironiques ou interrogateurs.

Lena sur mes talons, je me suis dirigé directement vers le commandant. Imperturbable dans son uniforme, il paraissait à peine remarquer le petit homme en complet de velours brun qui sautillait devant lui :

– Et les frontières ? Vous avez pensé à boucler les frontières ?

– Ne prenez pas les policiers pour des incapables, Monsieur Schloupf !

– On dit *Schlüpf* : s-c-h-l-u-p-f, Schlüpf.

Un pas derrière moi, Lena s'est mise à rire. Je lui ai fait signe de s'asseoir sur le banc le plus proche,

tandis que je m'avançais, la chemise en plastique à la main :

– Mon commandant, voici le rapport.

Le commandant, qui s'attendait à voir Martin, m'a jeté un regard circonspect en prenant le dossier que je lui tendais. Il l'a feuilleté en silence, puis en a tiré une feuille qu'il a tendue au petit homme. Tandis qu'il lisait, le front de ce dernier s'est surligné de rides rageuses par-dessus ses lunettes :

– Ni traces, ni empreintes. En somme, il est écrit ici qu'il n'y a aucune chance de retrouver la marionnette !

– Il est écrit ici que les voleurs ont été très prudents, a rectifié le commandant. Pour le reste, vous apprendrez Monsieur Schlüpf que comme on dit chez nous : « seules les montagnes ne se rencontrent pas. »

Sans attendre la réaction de son interlocuteur, il m'a rendu le rapport et il est parti droit devant lui. Le plus loin possible du dénommé Schlüpf.